

24 heures dans la vie d'un homme et quelques réflexions.

24 heures dans la vie d'un homme et quelques réflexions.

Salta, Nord-Ouest argentin. (lieu de repos joli, en Aymara), Juillet 2007.

Il est 5 heures du matin et je saute du lit, surpris d'être en si bonne forme et de ne pas être poursuivi des malédictions de ma Yo, pas fâchée de devoir se lever à une heure si matinale.

En peu de temps nous sommes prêts et nous voilà dans la fraîcheur de la nuit, partis vers notre destination du jour. Il est 5h45.

5h50.

Nous entrons dans les bureaux de Mobitrack, l'opérateur que nous avons choisi pour le voyage et nous voilà déjà avec un café chaud en main et une délicieuse "medialuna", ces croissants sucrés si particuliers (moi qui ne mange pas de sucre), spécialité de la région.

La jeune dame qui nous accompagnera est toute dynamite, ce qui, il faut bien l'avouer, est en certain décalage avec ceux qui bientôt seront "de la fête":::

6h.

Pile à l'heure, nous partons vers la Quebrada del toro, et la noirceur de la nuit ne nous empêche pas d'entrevoir le chemin en ripio (pierraille et terre) qui fait des noeuds dans la colline pour nous mener vers les sommets dont nous ne savons rien.

Pénombre et ombres, espoirs de découvertes.

Nous sommes maintenant enveloppés par les contreforts des montagnes et nous ne devinons que les camions qui nous croisent et pour lesquels, comme il se doit nous nous rangeons prudemment de côté quand il le faut, si ce n'est l'inverse.

On nous servira le petit déjeuner dans le camion où nous sommes installés. Le système utilisé est ingénieux car, si au départ nous sommes assis comme dans une voiture, bientôt – après l'arrêt – nos accompagnateurs vont retourner les sièges et accrocher des tables afin que nous soyons désormais assis face aux personnes qui étaient derrière nous.

Ce camion ; Il faut en parler un peu. Conçu par un jeune ingénieur berlinois de chez Mercedes, amoureux de voyages et petit fils d'un allemand de Buenos Aires, il nous chariera toute la journée sans jamais faiblir..

Frank Neumann, c'est son nom, va acheter au Brésil un camion qu'il transformera en "maison roulante" avec laquelle il parcourera monts et vaux.

Puis, gagné par la fièvre du voyage aventure, il transforme petit à petit l'engin en outil de travail. Il s'en servira dès lors pour transporter d'autres voyageurs, qu'il guide, puis comme bureau et outil de travail à la fois, pour finir enfin par le consacrer entièrement aux voyages organisés.



Adapté pour accueillir 16 personnes (huit devant et huit derrière), séparés par une petite cuisine et une toilette, il présente tout le frustré “confort” dont nous avons besoin.. Le toit s’ouvre, comme celui d’une décapotable et des barres transversales permettent de s’accrocher – prudence utile, vu les fosses et bosses des chemins – de sorte que les passagers puissent se tenir debout en roulant, voire même s’asseoir sur la structure supérieure.

6h30. 2100m.

Chorrillos.

Nous atteignons notre première étape, dans l’haleine glaciale du matin tandis que déjà de petits indiens emmitouflés déploient leurs marchandises sur des étals dressés à la “va-vite”. Tout est gris de poussière et de l’air du temps. ¿Comment vit-on ici dans ces cinq maisons au pied d’une gare sans train et de la codillère orientale, celle qui précède les Andes de nos phantasmes ? Maisons de boue séchée et économie de subsistance...



Ce train, un des trois plus hauts du monde avec ceux du Pérou et de Bolivie, a la singularité de ne pas être construit sur crémaillères.

Son inventeur, un nommé MAURI découvrit la région en 1919 et la parcourut à dos d'âne. En 1921, son projet était prêt et commença à être exécuté. Son originalité était qu'il se basait sur un système de "zig-zag" pour réduire les pentes et gravir ainsi les sommets les plus élevés puisqu'il finit par atteindre 4200 mètres au dessus du niveau de la mer.

Imaginé au départ pour être une ligne de frêt entre le Chili et l'Argentine, il connut vite des problèmes de susceptibilités, dans ces pays où le nationalisme parfois le plus étroit tient lieu de raisonnement de base pour certains.

Il se limita donc vite à un outil touristique, bien intéressant au demeurant.

Hélas, il y a quelques années maintenant, un incendie dans la locomotive bloqua les passagers là haut pendant sept heures, ce qui est peu sur l'on prend en compte la difficulté du terrain, mais ce qui est énorme si l'on considère l'angoisse qui étreignit les gens.

Faute de moyens, le train ne fut pas remis en ordre et les sédiments montagneux envahirent peu à peu l'ouvrage.

Aujourd'hui, on parle de le remettre en marche, mais l'investissement est considérable.

Bref, l'absence de ce moyen de déplacement permit à d'autres de s'installer et de prospérer dans le secteur...

Mais déjà on nous rappelle : le déjeuner est servi et en outre, il est temps de repartir.

Le soleil qui lentement s'est invité, descend peu à peu des sommets vers nous, ajoutant de la lumière aux Ombres, mélange de mystères et d'espoirs...

A cette hauteur ci, et malgré les rigueurs du climat, le sol est prolifique et l'été voit murir des fruits de toutes sortes, qui fourniront les quelques pesos nécessaires et rares car ils ne sont pas la base de l'économie quotidienne, mais sont néanmoins

nécessaires à la survie de la famille. Ici aussi, des dizaines d'enfants vivent dans les pierrailles un quotidien fruste et vagabond.

Quand sonne la cloche de l'école, ils enfourchent l'âne ou le cheval familial, voire prennent le bus s'il en passe un à cette heure. Et ils partent chercher ces leçons qu'ils n'en sont pas encore à dédaigner...

8h30.

Déjà.

L'équipe (une femme et trois hommes) ouvre le toit, non sans nous avoir au préalable dûment avertis des dangers du vent et du froid.

Car les Andes, bien plus que les Alpes, offrent sans cesse le contraste du froid –parfois intense – et de la chaleur – souvent forte.

Nous recevons des ponchos et des bonnets pour ceux qui n'en ont pas et Gabriela (c'est le prénom de notre guide), un rien excitée par son "mate"¹ semble-t-il, est plus en forme que jamais. Sans s'arrêter un instant, elle expliquera et jouera la cheffe scout en donnant moult consignes. Elle nous appelle "chicos", ce qui me change de "Monsieur le président", mais j'aime bien, c'est rigolo et puis il faut avouer qu'elle en sait des choses la jeune – au demeurant très sympathique.

Lentement le soleil continue sa route et glisse désormais sur les arêtes des montagnes tandis que l'armée dominatrice des phallus, que constitue ces grands cactus, nous regarde en silence, arrogante et protectrice à la fois,. Eux sont comme la mémoire de l'Empire inca englouti par le feu et le sang. Ils témoignent en silence.

Plus loin, quand nous repartons, nous dépassons le petit cimetière communautaire en boue séchée, lui aussi signe muet de la rigueur et de la beauté de ces lieux.

¹ Herbe amère, bue sous forme de tisane et aux vertus stimulantes.



Nous passons devant l'église d'Alfarcito à 2.800 mètres d'altitude et atteignons Tastil, petit village d'artisans niché à 3.100 mètres.

Il est 10 h 30.

Les roches se teignent lentement de couleurs multiples, produits des diverses oxydations du fer, du cuivre et d'autres métaux. La fascination que nous avons ressentie là, juste de l'autre côté des cimes, à un saut de géant d'ici vers San Pedro d'Atacama, au pied du magique volcan Licancabur, nous reprend et nous étreint.

Les montagnes forment maintenant de majestueuses bosses, immenses pattes d'animaux préhistoriques posées là par l'histoire et ravinées par le temps et ses affres. De petits ruisseaux neveux les traversent, les transpercent, miroirs parfois gelés du passé.

Trois plantes donnent aux perspectives leur aspect velouté et mordoré à la fois. La "lola de zorro", fleur de pampa acclimatée à ces hauteurs, l'Iru et le Tola tola.

Mais pendant que nous méditons, le Mobitrack poursuit inlassablement sa route et Gabriela raconte. Raconte.

Et nous voici déjà dans la "puna", cette réponse argentine à l'Altiplano Bolivien et à l'Atacama chilien, qui s'étend elle de Nord à Sud.

Nous sommes sur un vaste plateau et les Andes sont tout au fond de nos regards.

C'est la vraie solitude la Nada, face au ciel d'un bleu immense.



Si, au détour du longitigne chemin, on ferme les yeux, on peut voir sortir du nuage de poussière caractéristique de tout déplacement dans ces lieux désertiques, l'indien de toujours, Diaguita des temps anciens, Calchaqui sorti de sa vallée ou encore le grand Inca.

¿ Est-ce PATACHUCI le 9eme, Grand Inca réformateur du monde ? ¿ Ou Tupac Amaru, entouré de son armée de libérateurs, suivie des porteurs et des quaras, ces lamas d'autrefois –aujourd'hui disparus, qui pouvaient porter jusque 60 kg de charge chacun - enveloppés par les sons des tambours et des flûtes envoutantes² ?

Impossible à dire, car leur visage est couvert de terre... Mais tout au long de leur course ils nous rappellent leurs luttes, leurs souffrances, les atrocités commises et celles subies. On repense alors en cet instant au vent qui nous flagelle, à la dureté de cette terre que pourtant ils aiment et au soleil qui nous brûle.

On a au fond des yeux ces 200 montagnes qui protégeaient les communautés et où l'on déposait les offrandes, chacune d'elle étant alors désignée par un nom et ayant son Dieu propre, certaines aussi, laissant encore entendre et arriver jusqu'à nous le gémissement terrifiant des fillettes sacrifiées.

On sait qu'il est là cet inca, il est là même invisible... Mais l'espagnol aussi est embusqué, croix main droite, fusil main gauche, sac rempli d'or.

Mais il faut bien rouvrir les yeux , à regret tant le passé est prégnant, et l'on est comme abasourdi. Et pour peu que l'on croie avoir rêvé, on est frappé par le fait que la colline – là, juste devant nous – est jaune couleur Dieu Soleil.

² Dans la puna, la révolte indienne s'est poursuivie jusque très tard. Felipe. PIGNA (Los mitos de la Nación Argentina, Grupo Editorial Norma, Buenos Aires, 2004), relate que les Chiriguanos déclenchèrent une révolte en 1796 qui dura pendant de nombreuses années. Formellement, ils ne furent jamais battus définitivement.

Nous ne sommes certes que des voyageurs, mais ce périple intérieur que nous suggèrent les lieux nous bouscule des siècles en arrière, vision de sang et de larmes.

Au fait, devant nous, une indienne éternelle déroule ses ponchos de couleurs. Un enfant tend la main..

“Si trufarán los indios
nos hicieran trabajar
del modo que ellos trabajan
y cuanto harora los rebajan
nos hicieran rebajar
Nadie pudiera esperar
Casa, hacienda ni esplendores
Niguno alcanzará honores
Y todos fueran plebeyos
Fuéramos los indios de ellos
Y ellos fueran los señores.”³

Si les indiens triomphaient
Ils nous feraient travailler
Comme ils travaillent, eux
Et autant que nous les rabaissons
Ils nous rabaisseraient
Personne ne pourrait espérer
Maison, hacienda ou splendeurs
Personne ne recevrait les honneurs
Et tous seraient plébéeins
Nous serions leurs indiens
Et ils seraient les maîtres.”

Une des choses qui m'a le plus surprises, ici dans ce Nord-Ouest argentin, c'est l'apparent oubli, l'effacement de la mémoire. A une question que je lui posais : ¿ “Parle-t-on encore quecha, ici ?”, cette vieille indienne me répondit : “Non, Monsieur, ici on parle espagnol”... ¿ “Et à l'école”, poursuivis-je, “on ne l'enseigne pas ?”. “Je ne sais pas Monsieur, il faut demander à quelqu'un d'autre”... Mémoire effacée ¿ Histoire réécrite⁴ ?

Jesus et Pachacamac sont-ils frères ¿ Ici, même les noms sont un cri, presque une revendication muette. D'un côté San Antonio de los cobres, gros hameau né du rail et survivant des autobus, là-bas Huamahuaca, coloniale et si cuivrée, ou encore San Salvador de Jujuy à un jet de lance de Maymara... ¿ Qui va là ? ¿ Frère ou ennemi ?

“Simples” histoires des hommes et des Dieux : vous n'empêchez pas les paysages de raconter sous nos yeux avides et de nous dire, car nos cerveaux lancés sont sur les sentiers de l'imaginaire..

11h30.

Sur ces hauts plateaux arides, tout est à l'envers. Il tombe ici 10 cm³ d'eau par an, et alors que la nature est généreuse quelque centaines de mètres plus bas, plus rien ne pousse sauf l'herbe folle et résistante. Le boeuf est hors de prix et le lama plat quotidien. La pomme est un luxe et les enfants s'arrachent l'orange ou les petits gateaux secs que le touriste leur tend. Mais aussi hélas le caramel – qu'ils réclament et reçoivent trop souvent au regard de leurs dents ravagées et du seul dentiste que compte l'entité..

San Antonio de los cobres, ce sont quelques lignes droites tracées à la règle et des nuées de petits au tein cuivré et à l'oeil de jais. Sur le trottoir ils nous observent, pommettes

³ Couplet espagnol anonyme (1780), cité par Felipe PIGNA, ibidem p. 139.

⁴ Dans le même ouvrage, pp. 156 à 160, il raconte comment “le juge sadique Mata Linares” décrit dans son jugement du 17 mai 1781, à la fois dans quelles horreurs Tupac Alaru devait être exécuté et démembré, mais stipulait en outre que “ces gens” (les indiens) “dervont se vêtir selon nos coutumes espagnoles et parler le castilla”...

24 heures dans la vie d'un homme et quelques réflexions.

rougies et vêtements forcément poussiéreux, à la fois placides et rieurs. “Pancha llena, corazón feliz”, dit-on ici... Mwais...

Comme toujours, à San Antonio comme partout, l'église trône sur la place centrale accompagnée de quelques statues de célébrités nationales et, là haut sur une des collines qui dominent l'entité, la vierge veille sur le troupeau.

Nous venons d'atteindre 3775 mètre d'altitude. Mais même cet élément purement mécanique ne nous prive pas du “plaisir” que procure le beau type, estampillé Buenos Aires celui-là, qui sur son gsm modèle TV couleur appelle la capitale pour donner des sensations pleines d'intérêt sur sa longitude et sa latitude. “Ils ne vivent pas si mal que cela” me fait-il d'un air entendu.

OK, cow-boy, téléphone j...

Mais ce qui semble vrai, en tous les cas, c'est qu'il y a ici quelque chose de simple, presque d'heureux, quand on compare le quotidien de ces gosses ci à la vie des mêmes enfants en ville, cireurs de chaussures ou alibis de leur mère qui mendie...

Il faut voir aussi le long des chemins désolés ces maisons blanches, seules au loin sur le flanc des collines à des lieues du premier village, ce linge qui sèche au vent, cette bicyclette d'un autre âge posée contre le mur pour avoir un début de sensation de ce que peut vouloir dire “seul face à soi-même”...

Mais rien n'arrête notre course. Quelques heures plus tard, dans la fureur et la pollution de la ville, le picotement de nos yeux nous y fera repenser, avec tant d'autres interrogations.

Voici Tres Moros, une dizaine de maisons et une grande église immaculée, encore une. Une paysanne accourt quand elle voit notre autocar. Elle sait que notre accompagnant lui donnera les repas non consommés par notre équipée. Autour de nous, premières “salitreras”, ces lacs de sel, puis à nouveau un petit cimetière anonyme, discret là-haut sur la colline.

15h30.

Nous sommes à Salinas Grande.

Et grand on peut dire que ça l'est, puisqu'il s'agit en toute simplicité de 12.000 ha. d'une croute salée parcourue par des fleuves souterrains qui convergent vers ce lieu, charriant des alluvions d'origine volcanique, et formant ainsi le plus grand des lacs de sel.

Les hommes s'y tuent au travail et portent des cagoules, tant le cocktail formé des hauteurs, du vent et du soleil est assassin.

Le spectacle de la nature y est cependant fascinant. Le mélange d'argile et de boue, d'une épaisseur variant entre 4 cm et 4m forme un véritable couvercle que les conditions naturelles font gonfler puis rétrécir, donnant naissance à la surface à de grands losanges composant un paysage à l'allure d'immense naperon brodé. Sur les côtés, des centaines de petites “piscines”, à l'eau d'une pureté inouïe, remplies par porosité, attendent patiemment que le soleil joue son rôle et que l'eau disparaisse enfin, ne laissant que le sel.

En retrait devant chacune d'elles, un tas de terre vidée de ce sel, qui sera alors transporté vers la ville où lui sera adjoint l'iode dont la nature ne l'a pas pourvu, afin d'être au bout du processus, consommable.



Et au loin des tables faites de ces mêmes grains séchés, mystérieux tabernacles, témoins de la rigueur des lieux et posés là sur le sol, muets, laissant à chacun le choix d'y déposer (peut-être...) en pensée un souvenir au labeur des hommes et à l'oubli dans lequel on les laisse.

Assis dans le camion, qui est très haut sur pattes, je vois l'éclat de la mer de sel, le jaune de la puna là au loin et tout au fond à l'horizon, les Andes qui ondulent dans les tons bruns et gris légèrement perlés de roses.

Quelques kilomètres plus loin, nous voici au sommet de notre voyage : 4.170 mètres d'altitude, Alto del Morado.

A 105 km Huamamaca et à 240 km le paso de Jama, frontière avec le Chili. Pour Yol et moi, la boucle est bouclée, mais l'histoire n'est certes pas finie. Dépassé le sommet, notre camion se lance dans ne course folle qui nous fera perdre 2000 m. d'altitude en 35km, nous donnant la sensation d'être tout petits dans cette côte de Lipan, véritable tranche d'éternité.



Nous sommes repartis de plus belle. Notre route est désormais un vaste serpent déployé dans la vallée qui soudain s'expose comme une femelle vigogne, alanguie dans le jour qui décline.

Nous revoici dans une "quebrada" (cassure) - que l'on peut traduire par vallée car elle suppose toujours une rivière- avec au bout de la course le village de Puramarca, point final et touristique du périple.

Ici, la montagne s'appelle "des sept couleurs" car elle mélange dans un véritable carnaval immobile, les jaunes des fonds lacustres, les verts du cuivre, les gris, jaunes et roses des piedras calizas⁵ aux oxydations du fer déjà mentionnées plus haut et à celles du cuivre avec en touche artistique le violet du quartz.

⁵ Pierres calcaires



Il est 17h45 et le soleil maintenant amical me caresse le front alors que je ferme les yeux et que Yol se promène dans le joli village indien...

Puis, insensiblement, soleil a tiré sa révérence, les ombres gagnant mon visage....

Peut-être me demandera-t-on encore pourquoi j'aime ces voyages du bout du bout du monde, sans discothèque, ni cuisine française...

Sans doute parce que la profondeur des paysages, la dureté des climats et l'histoire - ¿ dois-je dire la tragédie humaine ? – mais aussi la beauté et la douceur, nous –me – rappellent nos destinées d'êtres de chair, de sang et de sentiments.

Soumis aux forces de la nature, héritiers des ignominies des siècles qui s'écoulent, de petits êtres à la peau cuivrée, au sourire rare et à la parole précieuse, se chargent sans nous le dire de l'imprimer dans nos mémoires.

Et nous, touristes voyeurs ou hommes sincères, voyageurs curieux ou inconscients, sommes projetés dans cette réalité qui nous obsède, nous échappe ou simplement fait photo.

Retrouver la télé, consommer, oublier, pour certains et qui sait quoi jusqu'où pour les autres, chacun et tous engoncé(s) dans ses contradictions d'occidental.

¿ Combien d'entre nous en fait savent-ils ce qu'ils doivent à Juan le quechua, à Singh l'indien, Djibril l'arabe ou Dieumerci l'africain ?

C'est la question du jour. C'est le problème du siècle...

Car, ici, tant la montagne que le vent, tant le fleuve qui court que les pierres qui roulent sont bouquets de rappels, de cris du passé chargés de plaintes, de chants et de quenans qui sifflent...

Et chaque église qui pointe son clocher un coup de poignard au coeur de ces hommes qui se prosternent en priant, restant malgré tout pour eux, un espoir. Néanmoins.

Quant à moi, et ce n'est pas sans rapport, ces voyages me replongent invariablement dans un réel qui nous appartient tout autant qu'à ces êtres du bout du monde.

Car, au fond : ¿ quel est le problème ?

L'Argentine, comme beaucoup de pays, reste un Etat aux pouvoirs limités et au service d'une bourgeoisie créole, historiquement plus préoccupée de ses intérêts que de ceux de ses citoyens déclassés. Vieille histoire pas si rare...

Car il me semble bien clair que si la puissance publique ne s'investit pas, et ne s'investit pas pour les gens, il ne faut pas rêver de justice sociale, de répartition, d'égalité des chances.

Les thèmes qui chez nous, en Belgique et en Europe vont ou devraient remplir l'agenda politique sont bien comparables à ceux de ces incas muets.

Présence d'un service public universel, enseignement pour tous et de toutes les cultures, service de santé accessible et singulièrement celui de première ligne, police efficace et de proximité, non liée aux intérêts privés, classe politique non corrompue parce que correctement formée, rétribuée et contrôlée par des instances tant internes qu'externes. Thèmes récurrents, certes. Mais pas banals pour autant. Car là comme ici les adversaires sont partout et leurs moyens sont énormes. Quand naquit l'Argentine, c'est la recherche du profit qui motiva les "découvreurs" d'une Amérique pourtant très peuplée. Et c'est l'argent encore qui souda la bourgeoisie locale contre le Royaume d'Espagne et qui conduisit à l'esclavage et au massacre des indiens. Qui d'autre aujourd'hui régit les bourses et les marchés

¿ Qui a dit "pétrole?"

Il me suffit de bouger un peu hors de ces, de mes, frontières, mentales, idéologiques ou physiques, pour constater l'évidence : sans Etat redistributeur (donc soyons clairs : sans impôts justes et justement répartis), point de justice.

C'est alors que je pense à nouveau au fait que, si on laisse faire les hommes et leurs dieux, je veux dire le marché et l'argent, l'injustice s'installe comme un inévitable fléau.

¡ Mais attention! Je parle bien d'un Etat efficace, moderne, sans vaches sacrées. Un Etat au service des gens surtout, qui n'oublie pas que ce sont eux qu'il doit servir et non pas lui-même.

Je ne veux pas confondre, dès lors, le fonctionnement de l'Etat pour lui même et ses fidèles serviteurs (souvent sociaux-démocrates, n'ayant d'autre volonté que la sauvegarde de leurs propres privilèges de commis du même Etat), avec une politique en faveur de la majorité et singulièrement des plus défavorisés d'entre elle.

Je n'oublie pas enfin, que ces populations avec lesquelles nous souffrons quelques heures par an ou quelques minutes de temps à autre devant nos écrans protecteurs, sont des êtres de sueur et de sang, et qu'ils travaillent, le plus souvent très dur, pour vivre si mal.

Enfin que, peut-être, nous avons tous en main un pouvoir absolu, notre voix, pour faire en sorte que leurs produits soient achetés à juste prix et qu'un équilibre, enfin, s'installe...

Claude.

Les photos sont de **Yolande LAMBRIX**.

Reproduction soumise à autorisation de l'auteur
Commentaires ou remarques : claude.emonts@teledisnet.be